

Chapitre 20

Nous ne goûtons rien de pur

1. L'insuffisance de notre condition humaine fait que nous ne pouvons pas utiliser les choses simplement et naturellement. Les éléments dont nous nous servons sont modifiés, même les métaux, et même l'or, que nous devons dégrader avec quelque autre matière pour le rendre utilisable. Ni la vertu toute simple, dont Ariston¹, Pyrrhus, ou encore les Stoïciens, faisaient le but de l'existence, ne pouvait être employée sans mélange, pas plus que le plaisir des Cyrénaïques et d'Aristippe². Parmi les plaisirs et les biens que nous avons, il n'en est aucun qui soit exempt de quelque mélange de peine et de désagrément.

*De la source des plaisirs, une sorte d'amertume
Au milieu même des fleurs s'élève et nous angoisse.*

Lucrèce [47]
IV, vv.
1133-1134.

2. Notre plaisir le plus extrême a quelque ressemblance avec le gémissement et la plainte. Ne dirait-on pas qu'il se meurt d'angoisse? Et d'ailleurs, quand nous cherchons à en donner exactement l'évocation, nous la truffons d'épithètes et de qualifications évoquant la maladie et la douleur : langueur, mollesse, faiblesse, défaillance, morbidité. Cela montre à quel point plaisir et douleur partagent le même sang et la même substance. La joie profonde est plus grave que gaie. Le contentement extrême et entier est plus calme qu'enjoué. « *La félicité elle-même, si elle n'est pas tempé-*

Sénèque [96]
LXXIV.

1. Ariston de Chio enseigna que « le souverain bien réside dans la vertu » (vers 270 av. J.-C.).

2. Aristippe de Cyrène fut disciple de Socrate et fonda l'école philosophique dite « cyrénaïque » (après 430 av. J.-C.).

rée, nous accable. » C'est ce que dit un vers grec de l'Antiquité : « *Les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent*¹. » Ce qui signifie qu'ils ne nous donnent rien qui soit parfait ni pur, et que nous n'achetions au prix de quelque mal.

3. La peine² et le plaisir, pourtant très différents par nature, s'associent tout de même par je ne sais quelle rencontre naturelle. Socrate dit que quelque dieu essaya de réunir et de fondre ensemble la douleur et le plaisir, mais que ne pouvant y parvenir, il eut l'idée de les réunir au moins par la queue. Métrodore³ disait que dans la tristesse, il entre quelque chose du plaisir. Je ne sais pas s'il voulait dire autre chose, mais quant à moi, j'imagine volontiers qu'il y a de l'intention, du consentement et de la complaisance à se vautrer dans la mélancolie ; en plus de l'ambition qui peut encore s'y mêler, il me semble qu'il y a comme un soupçon de friandise et de délicatesse qui nous sourit et nous flatte, au sein même de la mélancolie. N'y a-t-il pas certains tempéraments qui en font leur nourriture ?

Ovide [63] IV,
3, v. 27.

Il y a de la volupté dans les pleurs.

Sénèque [96]
LXIII.

Et comme dit un certain Attale chez Sénèque : le souvenir de nos amis perdus nous est agréable comme l'amertume d'un vin trop vieux⁴...

Catulle [14]
XXVII, I.

*Jeune esclave, toi qui sers du vieux vin de Falerne,
Verse donc en nos coupes un vin plus amer.*

... et comme des pommes aigres-douces.

4. La nature nous révèle un mélange du même genre : les peintres savent que les mouvements et les plis du visage qui servent dans les pleurs servent aussi pour traduire le rire. Et le fait est que si vous regardez une œuvre en train de se faire

1. Montaigne traduit ici lui-même un vers d'Épicharme, que l'on trouve dans Xénophon [115] II, 1, 20. Mais il le fait peut-être d'après sa version latine dans Stobée [90].

2. Montaigne écrit « Le travail ». Le mot « travail » dérive du latin « *tripalium* », qui désignait un système destiné à entraver les animaux (par exemple pour les marquer) ; puis il prit le sens d'instrument de torture. Il est évident qu'ici le mot n'est pas pris de le sens qu'il a couramment de nos jours.

3. Métrodore de Lampsaque, disciple d'Anaxagore.

4. Le goût des « Anciens » n'était pas le même que le nôtre : la suite le confirme.

avant que l'une ou l'autre de ces deux expressions soit achevée, vous serez bien en peine de dire vers laquelle elle s'achemine ! Et d'ailleurs, le rire extrême n'est-il pas mêlé de larmes ? « *Il n'est de mal qui n'ait de compensation.* »

Sénèque [96]
LXIX.

5. Quand j'imagine l'homme assiégé de plaisirs très tentants, comme si par exemple tous ses membres étaient sans cesse en proie à un plaisir semblable à celui de l'acte sexuel à son plus haut point, je sens bien qu'il s'écroulerait sous le fardeau de son bonheur, et qu'il serait totalement incapable de supporter une si pure, si constante et si universelle volupté. Et de fait, quand il l'atteint, il la fuit, il s'empresse naturellement d'y échapper, comme d'un mauvais passage où il ne peut se tenir fermement et où il craint de s'enfoncer.

6. Quand je m'examine scrupuleusement, je trouve encore dans la meilleure de mes qualités quelque chose de mauvais. J'éprouve envers la rigoureuse vertu dont fait preuve Platon une estime sincère et loyale, comme d'ailleurs envers toutes les autres vertus du même ordre. Et peut-être, lui qui sait y regarder de près, eût-il décelé justement chez moi quelque chose de biaisé, quelque chose avec un côté « mélangé » proprement humain. Mais c'est pourtant un côté obscur, que l'on ne peut ressentir que soi-même¹. L'homme, en tout et partout, n'est que rapiécage et bariolage.

7. Même les lois de la justice ne peuvent subsister sans quelque mélange d'injustice : et comme dit Platon, ceux qui prétendent ôter des lois tous leurs désagréments et leurs inconvénients entreprennent de couper la tête de l'Hydre. « *Tout châtiement exemplaire comporte quelque chose d'injuste envers les individus, mais qui est compensé par l'intérêt général.* »

Tacite [100]
XIV, 44.

8. Il est vrai aussi, de la même façon, que dans la vie courante et les nécessités des relations humaines, il peut y avoir de l'excès dans la pureté et la perspicacité de nos esprits : cette clarté pénétrante a trop de finesse et de subtilité, il faut les alourdir et les émousser pour les rendre plus conformes à l'exemple et à la pratique, les épaissir et les obscurcir pour les accorder à cette

1. La traduction de tout ce qui précède, dans ce paragraphe assez confus, pose quelques problèmes ; j'ai dû assez largement interpréter pour essayer de donner un texte intelligible. Par ailleurs, à qui renvoie « à soi » ? S'agit-il encore de Platon comme certains l'ont compris ? Il ne me semble pas.

existence terrestre et ténébreuse. C'est pour cela que ce sont les esprits ordinaires et les moins aigus qui sont les mieux adaptés à conduire les affaires et qui y réussissent le mieux, et que les idées élevées et délicates de la philosophie ne sont pas adaptées à la pratique. Cette aiguë vivacité de l'esprit, cette volubilité souple et inquiète perturbe les négociations ; il faut se conduire plus brutalement et plus superficiellement dans les affaires humaines, et en laisser une grande et notable part aux fantaisies du sort. Il n'est nul besoin d'éclairer ces choses-là si profondément et si subtilement : on se perd à considérer là-dedans tant d'aspects contraires et de formes diverses : « *À force de balancer entre des motifs contradictoires, leurs esprits s'étaient paralysés.* »

Tite-Live [105]
XXXII, 20.

9. C'est ce que les anciens disaient de Simonidès : comme le roi Héron lui avait adressé une requête, il avait pris plusieurs jours de réflexion pour cela ; diverses considérations aiguës et subtiles se présentant à son esprit, il demeurait dans le doute et ne sachant ce qui était le plus proche de la vérité, il désespéra complètement de pouvoir la trouver.

10. Celui qui recherche et envisage toutes les circonstances et conséquences possibles d'une affaire s'interdit du même coup de pouvoir prendre une décision. Un esprit moyen fait aussi bien qu'un grand, et suffit pour l'exécution des affaires petites ou grandes. Voyez comment les meilleurs administrateurs sont ceux qui savent le moins nous dire comment ils le sont, et comment les beaux parleurs ne font le plus souvent rien qui vaille. Je connais un grand parleur, et excellent peintre de toutes sortes d'administrations domestiques, qui a laissé bien piteusement cent mille livres de rentes lui couler entre les mains. J'en connais un autre qui pérore, qui prétend donner des avis mieux que quiconque parmi ses conseillers, et il n'y a pas au monde, il est vrai, une plus belle apparence d'esprit et de compétence. Et pourtant, dans la pratique, ses serviteurs ont une toute autre opinion... Je dis cela, sans tenir compte de la malchance qu'il a pu rencontrer.

Chapitre 23

Sur les mauvais moyens employés à bonne fin

1. Il existe une étonnante relation, une étonnante correspondance dans l'organisation universelle des ouvrages de la nature, qui montre bien qu'elle n'est pas le fruit du hasard ni voulue par plusieurs maîtres différents. Les maladies et les états dans lesquels se trouvent nos corps se retrouvent dans les états et les gouvernements : les royaumes et les républiques naissent, fleurissent, et se fanent de vieillesse, tout comme nous. Nous sommes sujets à une trop grande abondance d'humeurs¹, et celle-ci est inutile et même nuisible. Ce peuvent être de bonnes humeurs ; mais même celles-là, les médecins les craignent : ils disent que dans la mesure où rien n'est stable en nous, nous devons intervenir pour rabaisser et amoindrir une santé trop parfaite, allègre et vigoureuse, de peur que notre nature, qui ne peut rester en place, et qui n'aurait plus la possibilité de monter ou de s'améliorer, ne fasse machine arrière n'importe comment et brutalement. Et c'est pour cela qu'ils prescrivent aux athlètes des purges et des saignées, pour leur ôter tout excès de santé. Mais les humeurs mauvaises peuvent aussi être en excès : c'est ce qui cause généralement les maladies.

2. On voit souvent des états malades du fait des mêmes excès, et pour lesquels on a pris l'habitude d'utiliser diverses sortes de purges. Tantôt on laisse partir un grand nombre de familles, pour en décharger le pays, et ces gens vont chercher

1. Les « humeurs » (liquides organiques secrétés par le corps) étaient encore à la base des conceptions médicales à l'époque de Montaigne. Il est bien difficile de trouver un mot d'aujourd'hui pour un concept qui n'a plus cours...

ailleurs leur subsistance aux dépens d'autrui. C'est ainsi que nos anciens Francs sont venus du fond de l'Allemagne pour s'emparer de la Gaule et en chasser les premiers habitants, et que se forma cette infinie marée d'hommes qui s'écoula en Italie sous les ordres de Brennus¹ et d'autres. Puis ce furent les Goths et les Vandales, et de même encore pour les peuples qui occupent aujourd'hui la Grèce, et qui abandonnèrent leur pays d'origine pour aller s'installer ailleurs où ils seraient plus à l'aise. Il n'est guère que deux ou trois endroits dans le monde qui n'aient pas ressenti l'effet de ces fluctuations. Les Romains bâtissaient ainsi leurs colonies : sentant leur ville enfler outre mesure, ils la déchargeaient de sa population la moins nécessaire, et envoyaient celle-ci habiter et cultiver les terres conquises. Parfois aussi, ils ont sciemment fomenté des guerres avec certains de leurs ennemis ; ce pouvait être pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oisiveté, mère de la corruption, ne suscite de plus graves inconvénients :

Juvénal [42]
VI, 291.

*Nous devons subir les maux d'une longue paix ;
Le luxe est pire que les armées : il nous étouffe.*

Mais ce pouvait être aussi pour servir de saignée à leur République, et rafraîchir un peu l'excitation trop véhémence de leur jeunesse, élaguer et aérer les branches de cette tige qui foisonnait un peu trop généreusement. C'est dans ce but qu'ils ont autrefois fait la guerre aux Carthaginois.

3. Au traité de Brétigny, Edouard III d'Angleterre ne voulut pas inclure la question du Duché de Bretagne² dans le traité de paix générale qu'il conclut avec notre roi, afin d'avoir un pays où se débarrasser de ses hommes de guerre, et pour que cette foule d'Anglais dont il s'était servi pour ses entreprises de ce côté-ci ne retourne en Angleterre. Ce fut aussi l'une des raisons pour lesquelles notre roi Philippe consentit à envoyer son fils³ guerroyer outre-mer : il s'agissait d'emmener avec lui cette grande quantité de jeunes gens remuants qui constituaient ses troupes.

1. Chef des Gaulois qui prirent Rome en 190.

2. Il semble pourtant que la France ait conservé la suzeraineté du duché de Bretagne ?

3. Il ne peut s'agir que de Jean Le Bon, fils de Philippe VI de Valois. Mais on ne sache pas qu'il ait mené une guerre « outre-mer ».

4. Il en est beaucoup à notre époque qui tiennent ce même discours, désireux de faire en sorte que cette ébullition qui se voit chez nous puisse être détournée sur quelque guerre voisine, de peur que les humeurs mauvaises qui en ce moment dominent notre corps, si on les fait s'épancher ailleurs, entretiennent constamment notre fièvre, et ne nous conduisent à la fin à notre ruine. Il est vrai qu'une guerre contre l'étranger est un mal bien plus doux qu'une guerre civile ; mais je ne crois pas que Dieu puisse favoriser une entreprise aussi injuste que celle qui consiste à offenser et quereller autrui pour notre commodité.

*Ô Némésis, que rien ne vienne me tenter,
Au point de désirer le ravir à son maître !*

Catulle [14]
LXVIII, 77.

5. Et pourtant la faiblesse de notre nature humaine nous pousse souvent à cette nécessité d'utiliser de vils moyens pour une noble fin. Lycurgue, le plus vertueux et le plus parfait des législateurs qu'il y eut jamais, pour inciter son peuple à la tempérance, eut cette idée très injuste de faire enivrer de force les Ilotes, leurs esclaves, pour que, les voyant ainsi égarés et noyés dans le vin, les Spartiates prissent en horreur les débordements causés par ce vice.

6. Ils avaient bien plus tort encore, ceux qui permettaient autrefois aux médecins de disséquer vivants les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils aient été condamnés, pour y examiner ainsi directement nos organes internes et améliorer leur technique ; car s'il faut, en effet, user de procédés condamnables, on est plus excusable de le faire pour la santé de l'âme que pour celle du corps. Les Romains, par exemple, enseignaient au peuple la vaillance, le mépris du danger et de la mort par de furieux combats de gladiateurs et d'escrimeurs qui se battaient jusqu'à la mort, se tailladaient et s'entretuaient devant eux :

*De quelle autre utilité pourraient être ces jeux impies et insensés,
Ces massacres de jeunes gens, cette voluptueuse soif de sang ¹ ?*

Prudence [81]
II, 672.

1. Cette citation et celle qui suit sont prises, non dans Prudence directement, mais dans Juste Lipse *Saturnalia sermonum libri duo*, I, XIX et I, XII, II, XXII.

Et cet usage se prolongea jusqu'au règne de l'empereur Théodose.

Prudence [81]
II, 643 sq.

*Saisissez, Prince, une gloire à votre règne destinée,
Ajoutez à votre glorieux héritage la louange qui vous attend :
Que nul à Rome jamais ne meure plus pour le plaisir du peuple,
Et qu'à l'arène infâme suffise maintenant le sang des fauves,
Que des jeux homicides ne souillent plus nos yeux.*

7. C'était en vérité un exemple étonnant et très profitable pour le peuple, que d'avoir sous les yeux chaque jour cent, deux cents, voire mille couples d'hommes armés lancés les uns contre les autres, se tailler en pièces, avec un courage d'une fermeté si extrême qu'on ne les entendit jamais lâcher un mot trahissant la faiblesse ou suscitant la commisération, et qu'on ne les vit jamais tourner les talons, ni même faire le moindre mouvement apeuré pour esquiver le coup de leur adversaire : au contraire, offrant leur cou à son épée, ils s'y exposaient. Il est arrivé à nombre d'entre eux, blessés à mort par de multiples plaies, d'envoyer demander au peuple s'il était content de la façon dont ils avaient accompli leur devoir, avant de s'effondrer pour rendre l'esprit¹. Car il ne leur fallait pas seulement combattre et mourir avec fermeté, mais qu'ils le fassent avec entrain : ils étaient conspués et maudits si on les voyait rechigner à recevoir la mort.

Prudence [81]
t. III, 617 sq.

*Et les filles elles-mêmes les excitaient :
La vierge à chaque coup se lève :
Quand le vainqueur passe sa lame dans la gorge
De l'adversaire, elle est ravie. Et quand il tombe à terre,
Elle met le pouce en bas pour demander sa mise à mort.*

8. Les premiers Romains employaient à ces combats « exemplaires » les criminels ; mais par la suite, on y employa des esclaves innocents, et même des hommes libres qui se vendaient pour cela, et jusqu'à des Sénateurs et des Chevaliers, et même des femmes :

Stace [89] I,
VI, 51.

*Alors ils vendent leur tête et vont mourir dans l'arène,
Et chacun se fait un ennemi alors que c'est la paix.
Dans ces frémissements et ces jeux nouveaux*

1. P. Villey [56], II, p. 684, met en note pour ce mot : « le souffle ». Mais je ne vois pas pourquoi : « rendre l'esprit » n'est-il pas assez clair ?

*On voit même des femmes, sexe inhabile aux armes,
Se mêler furieusement à ces virils combats.*

Je trouverais cela très étrange, et même à peine croyable, si nous n'étions habitués à voir chaque jour, dans nos guerres, des millions d'hommes étrangers qui engagent leur vie et leur sang pour de l'argent dans des querelles où ils n'ont aucun intérêt¹.

1. Il faut noter que dans la rédaction de 1588, cette phrase faisait directement suite à « même des hommes libres qui se vendaient pour cela » (§ 8), et que les citations ajoutées ensuite ont un peu « rompu le fil » des réflexions de Montaigne.